

Non ! laisse, que je l'entende encore ! . . .

Une extase passa dans ses yeux, et tout bas, comme un murmure :

— Oh ! si je pouvais mourir en l'écoutant !

— Maud ! ma chérie ! . . .

La mourante se retint à l'épaule de sa sœur, et livide le regard fixe, la voix changée :

— Oh ! quel désespoir de le laisser ! Comme je l'aime, et combien il va souffrir ! . . .

Daisy fit un pas vers la porte, mais d'une main défaillante, Maud l'arrêta. Une immense acclamation venait de s'élever dans la salle. Les cris, les bravos les trépignements roulaient comme un tonnerre, et, dominant le tumulte, un nom mille fois répété souverain et éclatant, se détachait : Marackzy !

Les yeux de Maud étincelèrent sous son front blême. Un sourire d'orgueil illumina son visage. Elle se souleva avec une force surhumaine et tendit les bras à Sténio qui rentrait chargé de couronnes et de bouquets. Il laissa tomber les fleurs sur le lit de la jeune femme, qui se trouva couvert de l'odorante jonchée, et pliant le genou il sembla lui offrir, comme un tribut, toute sa gloire.

Elle eut la force de passer la main sur le front encore rayonnant qui se courbait devant elle. Elle se pencha pour y mettre un baiser. Sténio entendit qu'elle murmurait ce mot : Heureuse ! Il sentit un souffle léger passer sur son visage. Il poussa un cri qui se confondit avec les applaudissements interrompus de ses admirateurs.

Dans l'enivrement du triomphe, dans l'adoration du grand artiste, Maud venait de rendre son dernier soupir.

VIII

Deux jours plus tard, vers quatre heures, à la mer plaine, le yacht de lord Mellivan sortit du port, ses vergues en pantenne, son pavillon en berne et l'arrière drapé d'une voile noire. Dans le salon où Sténio avait pris l'engagement de rendre Maud morte au père à qui il l'avait prise vivante, Daisy et Harriett pleuraient auprès d'un cercueil entouré de lumières et couvert de fleurs.

Le navire marchait lentement comme s'il eût emporté à regret son funèbre fardeau. Sur le pont, l'équipage était immobile et silencieux. Sur la jetée, tous les curieux rassemblés se découvrirent au passage. La mer était unie ainsi qu'un lac. On eût dit qu'elle se faisait douce pour bercer plus mollement le dernier sommeil de Maud.

Au moment où le yacht franchissait la barre, une barque parut derrière lui et à sa suite, dans son sillage même, se dirigea vers le large. Deux hommes seulement la montaient : un pêcheur qui ramait vigoureusement,

car il n'y avait pas un souffle de vent pour enfler la voile, et un passager tout en noir, assis à l'avant, la tête appuyée sur sa main. Un sourd murmure aussitôt se répandit dans la foule massée au pied du phare, un nom passa de bouche en bouche : " Marackzy !" Et de nouveau, devant un second mort, tous les fronts se découvrirent.

Sténio ne parut pas avoir vu ni entendu. Ce qui se passait autour de lui n'existait plus pour lui. Ses regards étaient tournés vers le yacht qui emportait tout ce qu'il aimait sur la terre. Et fidèle, irrésistiblement, il suivait sans savoir où sa course le conduirait, comme si un invincible l'eût attaché à ce sombre bateau, dont le tour d'hélice lui brisait le cœur.

Peu à peu, la distance grandit entre le yacht et la barque. Ainsi qu'un grand oiseau de mer qui a déployé ses ailes et effleure légèrement les vagues, le navire commença à s'éloigner. Alors Marackzy se dressa pour mieux voir, et debout, se détachant sur le fond de l'horizon, il apparut, son violon à la main.

Nu tête, sous le soleil, ayant l'immensité autour de lui, comme s'il eût pensé que la morte pouvait encore l'entendre, il se mit à jouer. L'atmosphère était si calme que du rivage on l'entendait distinctement. Et comme une prière, le *Chant du Cigne* courut sur les flots et monta vers le ciel. Jamais les adieux à la mort n'avaient résonné avec une expression aussi poignante. Ce n'était plus le violon qui pleurait, c'était le cœur même de Sténio. Sa douleur, son désespoir, les sanglots qui se brisaient en lui, retentissaient en notes de riantes. Et les alcyons tournaient en cercles éperdus tout de ce désolé, qui chantait plaintif sur la mer bleue comme eux, au milieu de la tempête.

Le yacht forçait sa marche maintenant et déjà loin, sa fumée seule restait distincte. Le navire ramait de toutes ses forces, écoutant d'une oreille attentive. De la terre on voyait la barque semblable à une tache noire. Les yeux fixés sur le point où le navire allait se perdre dans l'espace, Sténio jouait toujours. Soudain la fumée, ombre légère, se fondit et tout s'éteignit. Le son du violon se brisa, lugubre comme un sanglot dans le silence lourd, le bruit des avirons frappant l'eau en cadence se fit seul entendre.

Etonné, le pêcheur tourna la tête. L'avant de la barque était vide et sur les flots, rien ne paraissait plus. L'horizon épouvanté poussa un long cri d'appel. Aucune voix ne lui répondit. Alors lentement il retourna vers le port.

On ne retrouva jamais le corps de Sténio. Sans doute quelque courant favorable avait emporté le sublime musicien vers les grottes bleues, au seuil desquelles l'agitation des flots expire, et où, dans le silence des mers profondes, les divines sirènes chantent le bonheur éternel.

FIN.